

INTRODUCTION

Florence MAGNOT-OGILVY

De l'iconographie antique à la tradition allégorique chrétienne, la fortune se présente sous les traits de Vénus anadyomène, dans une position de fragile équilibre : sur une vague mouvante, associée à l'aléatoire des voyages maritimes comme chez le Hollandais Frans Francken¹, sur une sphère ou en équilibre très instable juchée sur une roue qui symbolise les retournements du sort². La qualité essentielle de l'allégorie de la Fortune est d'être dans un équilibre qui toujours menace de s'écrouler. Les tableaux représentant la Fortune face à un groupe de personnages s'attachent à montrer les deux comportements face à sa roue : humanité écrasée dessous, ou juchée dessus, souriant d'un côté, souffrant de l'autre.

Dans la célèbre gravure de Bernard Picart consacrée au Système de Law et publiée en 1720, intitulée le « Monument consacré à la Postérité en mémoire de la Folie incroyable de la xx^e année du xviii^e siècle » (figure 1), le graveur représente la Fortune comme une déesse nue, l'un de ses pieds ailés posé en équilibre sur l'une des roues d'un char conduit par la Folie et précédé par la Renommée volant au devant et dispersant la contagion de la folie des actions. L'autre roue du char est poussée par un homme enthousiaste en perruque et chapeau, tandis qu'un autre homme, sans perruque et les manches de sa chemise retroussée sur des bras musculeux, crie écrasé sous la roue³.

-
1. Frans Francken le jeune, *Allégorie de la Fortune (Fortuna Marina)*, Louvre, vers 1615-1620 (illustration 1, cahier central).
 2. Attribué à Jacopo Ligozzi. *La Fortune (ou l'occasion)*, Musée des Offices (illustration 3, cahier central).
 3. Rik FREHEN, William N. GOETZMAN et K. Geert ROUWENHORST interprètent ce détail de l'homme écrasé comme l'incarnation du « commerce honnête », celui qui tenait rigoureusement et honnêtement les comptes, ses livres de compte éparpillés autour de lui, tandis que le Système a généré une floraison d'entreprises commerciales hollandaises malsaines, qui le détruisent. « Finance in *The Great Mirror of Folly* », *The Great Mirror of Folly, finance, culture and the crash of*



Figure 1 : Gravure de Bernard Picart consacrée au Système de Law et publiée en 1720, intitulée le « Monument consacré à la Postérité en mémoire de la Folie incroyable de la xx^e année du xviii^e siècle »

Cette gravure infléchit la tradition de plusieurs façons. D’abord, en remplaçant les pièces d’or de la *sparsio*⁴ antique par des actions de papier, des bulles, des serpents, soulignant la dimension à la fois éphémère et diabolique des fruits de cette fortune moderne⁵. Ensuite, en soulignant une dimension qui n’existait pas

1720, New Haven/Londres, Yale University Press, 2013, p. 82-83. On peut se demander cependant s’il n’y a pas aussi une représentation d’un homme dont la simplicité de la mise est opposée à des profiteurs mieux vêtus.

4. La *sparsio*, ou largesses consulaires, consistait en des jets de pièces de monnaie de métal, pendant les fêtes. Voir sur ce sujet STAROBINSKI J., *Largesse*, nouvelle édition revue et corrigée par l’auteur, Paris, Gallimard, 2007.

5. La bulle constitue en soi une forme de réinvestissement d’un élément d’un code iconographique et symbolique ancien bien connu de la Renaissance, celui des *vanitates*, mêlé de la nouvelle réalité d’une bulle spéculative qui finit toujours par éclater, inscrivant un terme temporel implicite dans les représentations.

dans la tradition iconographique antérieure : la dimension agonistique des luttes pour l'argent. La fortune dispense ses dons, sur un axe vertical, mais elle crée ainsi des dissensions entre les hommes et une violence horizontale, particulièrement soulignée dans l'œuvre de Picart. Le sacrifice, dans la gravure de 1720, n'est pas simplement celui du mouvement inexorable de ceux qui sont coincés sous la roue, il est dispersé, aléatoire et inégal et le contraste entre ceux qui profitent et ceux qui perdent se trouve considérablement plus marqué que dans les représentations allégoriques précédentes, contraste encore accentué ici par l'évident écart social entre l'homme du peuple écrasé et l'homme bien vêtu qui pousse à la roue avec énergie et qui est en outre doté d'une queue de renard... Enfin, le chaos est généralisé et dispersé dans l'image. Contrairement aux mouvements prévisibles d'une roue qui se déplace inexorablement sur son axe et qui sépare en deux un espace nettement divisé, les mouvements suggérés ici sont nombreux et sans logique, ils compartimentent l'espace comme pour figurer les nouveaux mécanismes qui marquent l'alliance de la fortune et de la folie et qui se déroberont à une lecture binaire de l'espace, celui du dessin comme celui de la société. La fortune, sous le règne du Système, n'est pas représentée seulement comme aveugle mais comme imprévisible (malgré les « systèmes » mis en place) et incompréhensible.

La fin du xvii^e siècle et le premier quart du xviii^e siècle dessinent un cadre chronologique et herméneutique qui sert de contexte au Système et aux réactions qui accompagnent et suivent son échec. S'opère d'abord, à cette charnière entre les deux siècles, une mutation des modalités de la croyance, dans le sillage du bouleversement herméneutique copernicien qui non seulement décentre l'univers mais qui aussi le disperse et le multiplie⁶. Le bouleversement de la banqueroute gagne également à être replacé dans la perspective d'un nouveau partage du savoir en cours de constitution, entre la fin du xvii^e siècle et pendant les premières décennies du xviii^e siècle, dans une période que l'on peut qualifier de post-classique ou encore de rococo. Sur le mode de la caricature, la gravure de Bernard Picart, en réaction aux secousses provoquées par le Système, dit quelque chose de ces deux importantes mutations épistémologiques concernant les modalités de la croyance et la conception de la valeur. L'image fait enfin écho à un contre-discours critique répondant à un développement de l'idéologie de la croissance économique que le Système a pu aussi symboliser.

L'analyse de l'évolution des modalités de la croyance à la charnière des xvii^e et xviii^e siècles est un domaine de recherches désormais bien exploré, après avoir

6. Alexandre KOYRÉ décrit ce bouleversement herméneutique dans *Du monde clos à l'univers infini*, trad. R. Tarr, Paris, PUF, 1962, réimpr. Paris, Gallimard, 2003.

été quelque peu cantonné à un faible statut de « transition » entre le classicisme et les Lumières. Le renouveau des études sur Fontenelle témoigne par exemple du regain d'intérêt pour cette période. Christophe Martin, en s'appuyant sur l'œuvre de Fontenelle⁷, Aurélia Gaillard, en s'intéressant au statut du fabuleux et du merveilleux à l'aube des Lumières⁸, ont contribué à préciser de quelle manière la période allant de la fin du XVII^e siècle jusqu'au premier quart du siècle suivant, occupe une place particulière, constitue un moment de tremblement qui amorce un changement dans la répartition et la conception des savoirs et de la croyance, en un mouvement qui s'observe en particulier dans la conception de la fiction⁹. Yves Citton s'appuie également sur le cadre général de cette mutation des modalités de la croyance, en faisant porter son analyse sur la réception de la bulle de 1720. Il examine particulièrement les écrits de Jean-François Melon, secrétaire de Law et l'un de ses lieutenants dans la mise en œuvre de son Système, qui s'efforce de défendre et d'expliquer en quoi l'architecture écroulée introduisait une forme de modernité dans la conception du crédit et du fonctionnement de l'économie. De fait, l'arrêt du 21 mai 1720 est peut-être la date clé pour qui s'intéresse au crédit pendant le Système, parce qu'il permet d'articuler vision historique et lecture anthropologique des événements du passé¹⁰.

À partir d'une réflexion sur l'archéologie du savoir, Michel Foucault a proposé dans *Les Mots et les choses* une lecture du changement d'« Epistémé », des conditions de possibilité du savoir à une période donnée, qui s'opérerait entre une époque classique regroupant XVII^e et XVIII^e siècles et une période moderne allant de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au XX^e siècle. Le chapitre VI de son « archéologie

7. Voir sa présentation de l'édition des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de FONTENELLE par exemple, Paris, Garnier-Flammarion, 1998.

8. GAILLARD A., *Fables, mythes, contes – l'esthétique de la fable et du fabuleux (1660-1724)*, Paris, Champion, 1996.

9. Pour des vues plus englobantes appliquant les mutations des régimes de croyance et de créance à la fiction et à son évolution, je renvoie aux études de René DÉMORIS (notamment ses nombreux articles sur la période rococo) et à l'introduction au volume *Violences du rococo*, de BERCHTOLD J., DÉMORIS R. et MARTIN C., Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Mirabilia », 2012, p. 7-26, ainsi qu'à l'ouvrage de Jean-Paul SERMAIN qui analyse de manière systématique ces mutations des régimes de croyance dans la perspective de l'histoire littéraire : *Métafictions (1670-1730), la réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, Champion, 2002.

10. L'énormité de la masse monétaire imprimée commençant à inquiéter, Law obtint de pouvoir diminuer la valeur nominale des billets de 20 % : le billet de 100 livres passa immédiatement à 80 livres. Face au trouble causé dans le public, le Régent céda et rétablit huit jours plus tard le cours initial : c'est le moment où la confiance est définitivement rompue, comme le décrit bien Du Tot dans ses notes, mais aussi Melon, sous une forme allégorique.

des sciences humaines », intitulé « Échanger », décrit un fonctionnement de la valeur reposant sur un régime de la représentation qui dominerait selon lui toute la période classique entendue comme un siècle de deux cents ans. Or, on peut penser que c'est précisément ce type de fonctionnement que l'expérience de Law contribue à fissurer, ou plutôt dont elle révèle les failles déjà existantes :

Valoir, pour la pensée classique, c'est d'abord valoir quelque chose, être substituable à cette chose dans un processus d'échange [...]. Autrement dit, pour qu'une chose puisse en représenter une autre dans un échange, il faut qu'elles existent déjà chargées de valeur; et pourtant la valeur n'existe qu'à l'intérieur de la représentation (actuelle ou possible), c'est-à-dire à l'intérieur de l'échange ou de l'échangeabilité. De là deux possibilités simultanées de lecture : l'une analyse la valeur dans l'acte même de l'échange, au point de croisement du donné et du reçu; l'autre l'analyse comme antérieure à l'échange et comme condition première pour qu'il puisse avoir lieu¹¹.

On pourrait dire que, vers 1716-1717, le Système tente d'amorcer un changement de la source de la valeur et surtout un changement des modalités de l'échange¹². Dans le cadre d'une vague spéculative, ce sont l'accélération et l'augmentation des échanges, qui génèrent de la valeur et de la prospérité, fausses ou véritables mais en tout cas éphémères. Concrètement, l'un des objectifs du Système était de faciliter les échanges en remédiant à l'un des maux endémiques de l'Ancien Régime : le manque de monnaie.

Dans une autre perspective critique, les analyses développées par J. G. A. Pocock permettent également de décrire la crise du Système comme une confrontation particulièrement aiguë de plusieurs discours. En effet, dans *The Machiavellian Moment. Florentine Political Thought and the Atlantic Republic*, Pocock s'est efforcé d'apporter une solution à une « insatisfaction historiographique et politique¹³ » en mettant en question une certaine téléologie de l'histoire des idées qui tendait à voir dans le xviii^e siècle le moment d'un triomphe sans partage du libéralisme à la fois économique et politique. Or, Pocock attire l'attention sur l'existence et la permanence, depuis le xvi^e siècle, d'un autre langage que celui du progrès vers l'avènement d'un capitalisme marchand : une tradition politique et civique qu'il nomme le « républicanisme » et qui serait infléchie et réactivée lors des périodes d'essor des principes libéraux. Une telle analyse introduit une complexification par rapport à une analyse binaire de la rupture qui ferait passer,

11. FOUCAULT M., *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 203.

12. Dans le but, très concret, de résorber en partie la dette de l'État devenue colossale.

13. L'expression d'« insatisfaction historiographique » est employée par Jean-Fabien SPITZ dans sa préface à la traduction française de l'ouvrage de J. G. A. POCOCC, *Le moment machiavélien, la pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, traduit par L. Borot, Paris, PUF, 1997, p. xv.

entre XVII^e et XVIII^e siècle, d'un langage féodal et aristocratique à un langage libéral et capitaliste. Ce troisième langage, né bien avant le XVIII^e siècle et perdurant bien après, peut cristalliser une partie des doutes et des inquiétudes à l'égard de la croyance que le progrès économique et la prospérité constitueraient un fondement valide de la société civile¹⁴. Le Système fédère contre lui une opposition aristocratique, qui le considère comme porteur d'une dangereuse perturbation de l'ordre mais aussi une opposition de type civique qui s'inquiète de la supplantation par le marchand du sujet conscient de ses droits ou de l'aspirant citoyen. Les bulles et les échecs des mers du Sud, pour l'Angleterre, et du Mississippi¹⁵, pour la France, viendraient ainsi confirmer une pensée de la corruption d'un système politique en émergence dominé par l'esprit marchand et la spéculation, les intérêts, la cupidité et les fantasmes privés, au détriment des valeurs et de la hiérarchie aristocratiques mais aussi en opposition aux valeurs civiques telles que les républiques florentines et avant elles la république romaine surent en constituer les modèles.

Moment de crise, carrefour de conceptions de la modernité, le Système de Law, son ascension et sa chute, activent ou réactivent en 1720 des enjeux et des débats essentiels dans la manière de comprendre alors le monde, de concevoir la prospérité ou les relations sociales.

S'il existe une importante bibliographie critique sur les bulles, celle des mers du Sud, celle du Mississippi et sur leur ancêtre du siècle précédent, la bulle des tulipes qui touche essentiellement les Pays-Bas en 1637, un certain déséquilibre est à noter entre l'abondance de travaux (en littérature, en études culturelles, en histoire des idées) consacrés par les chercheurs anglo-saxons et néerlandais à la tulipomanie, à la bulle des mers du Sud et à leurs conséquences sur l'Europe et notamment sur l'Angleterre et les Pays-Bas et le moindre nombre des travaux consacrés exclusivement à la bulle du Mississippi et au Système de Law. De fait, les travaux d'ensemble qui ont fait la lumière sur l'histoire et la réception du

14. Jean-Fabien Spitz le résume ainsi : « Le langage républicain formule des inquiétudes sur le devenir de la vertu et de la personnalité humaine dans un monde social entièrement privatisé où les individus entièrement tournés vers leurs fonctions productives et sociales, n'auraient plus de rapports entre eux que par l'intermédiaire des objets qu'ils échangent, et seraient entièrement coupés de l'action civique et politique. Par-dessus tout, le langage républicain s'interroge sur la possibilité que les hommes ont de demeurer libres – c'est-à-dire maîtres de leur destin – dans un monde social fondé sur l'interdépendance croissante des activités, sur la dépossession engendrée par les mécanismes de représentation, sur la corruption qui découle nécessairement de la professionnalisation de la politique. » SPITZ J.-F., « Préface », in POCOCK J. G. A., *Le moment machiavélien...*, *op. cit.*, p. xx.

15. On trouvera les deux orthographes « Mississippi » ou « Mississipi » selon que les auteurs adoptent l'orthographe moderne ou conservent l'ancienne (avec un seul « p »).

Système en France, sur lesquels les contributeurs de ce volume se sont bien sûr appuyés, ne sont pas si nombreux qu'on ne puisse ici les énumérer de manière quasiment exhaustive.

D'un point de vue historique, Paul Harsin a posé les bases d'une redécouverte de l'histoire du Système mais aussi de la pensée économique de John Law en proposant une édition de ses œuvres complètes en 1934¹⁶. Edgar Faure, ancien ministre du budget de la IV^e République, s'est appuyé sur ce travail éditorial pionnier pour éditer une monumentale histoire du Système en 1977, ouvrage qui reste encore aujourd'hui la source principale de la plupart des discours de vulgarisation qui circulent sur le sujet¹⁷. Enfin, au cours des vingt dernières années, Antoin E. Murphy a étudié l'œuvre de Law en renouvelant et en précisant l'interprétation économique de l'épisode, mais aussi en soulignant les aspects novateurs de la pensée économique de cet auteur¹⁸. Les travaux historiques, menés à partir des archives et des situations régionales notamment¹⁹, ont mis en avant le profond désendettement dont les débiteurs ont pu bénéficier lors de la chute du Système, en accord avec une vision saint-simonienne d'un Law tentant de réformer les finances publiques en rééquilibrant le rapport de force en faveur des débiteurs. L'étude de Jérôme Jambu portant sur la Basse Normandie et publiée en 2013 va également dans ce sens, en soulignant que le discrédit dans lequel tombent alors les finances publiques et la caution de l'État voit un retour en force des pratiques fiduciaires privées, les billets à ordre entre particuliers reflleurissant sur les cendres

16. HARSIN P. (éd.), *Œuvres complètes de John Law*, Paris, Sirey, 1934 et HARSIN P., *Étude critique sur la bibliographie des œuvres de Law, avec des mémoires inédits*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1928.

17. FAURE E., *La Banqueroute de Law, 17 juillet 1720*, Paris, Gallimard, coll. « Trente journées qui ont fait la France », 1977.

18. Pour un état des lieux synthétique des recherches sur Law (à la fois pour l'histoire du système et la pensée économique de son promoteur), je renvoie à l'ouvrage récent de Nicolas Buat. Tout en proposant une synthèse des recherches critiques sur le sujet, la visée explicite de l'ouvrage est de s'appuyer sur les innovations du Système pour démontrer l'état de régression de notre économie actuelle. BUAT N., *John Law, la dette ou comment s'en débarrasser*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les penseurs de la liberté », 2015.

19. Pour une analyse précise des mécanismes monétaires qui furent amorcés et pour une analyse des conséquences monétaires et économiques de la chute du Système dans un territoire particulier, voir le chapitre XI de JAMBU J., *Tant d'or que d'argent. La monnaie en Basse Normandie à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Rennes, PUR, 2013 et DARDEL P., « Influences du Système de Law sur la situation économique en Haute-Normandie », *Actes du 81^e congrès international des sociétés savantes*, Paris, Imprimerie nationale, 1956, p. 121-141. Sur les conséquences plus générales en termes de relance économique de la chute du Système, voir FAURE E., *op. cit.*, mais aussi, dans ce volume, les contributions de G. Jacoud et A. E. Murphy.

des billets de banque²⁰. Plus récemment encore, la réédition des *Lettres sur le visa* par François Velde analyse la liquidation du Système et ses conséquences, éclairant un aval proche de l'épisode d'un point de vue économique et fiscal, autrement dit politique²¹.

Dans une perspective, non plus d'histoire économique mais de littérature comparée et de philosophie, Jean-Michel Rey a montré, dans *Le Temps du crédit*, à quel point cet épisode retentissait et étendait des ramifications complexes dans la littérature et l'imaginaire français, notamment à travers les mutations de la notion de crédit aux XIX^e et XX^e siècles²². Certains chercheurs voient dans l'épisode de Law la cause du retard dont la France serait affligée dans le domaine de l'économie et de la finance, cette idée étant toujours largement reprise dans les travaux modernes²³. « Père de l'inflation », « Magicien de la dette », inventeur du « dirigisme étatique » à la française, ou proto-révolutionnaire, l'ambiguïté de l'expérience a pu favoriser des enrôlements successifs et contradictoires de John Law dans toutes sortes de démonstrations²⁴.

Il ne s'agit donc pas de dire que personne n'a parlé de John Law et de son Système. Bien au contraire, toutes les histoires littéraires y consacrent quelques lignes, soit à l'occasion de l'évocation de la biographie de Marivaux (« ruiné par le Système »), soit à l'occasion d'une présentation des *Lettres persanes* et des allu-

20. Sur les effets du Système sur les débiteurs et sur le rapport débiteurs/créanciers, je renvoie aux analyses de P. DARDEL, « Influences du Système de Law... », art. cité et à l'étude de J. JAMBU : *Tant d'or que d'argent...*, *op. cit.* Je tiens à remercier Jérôme Jambu pour ses précieuses remarques à propos de l'effet strictement monétaire de l'expérience de circulation des billets de banque, dont les effets sociaux et économiques furent loin d'être uniquement fantasmatiques.

21. Voir sur cet aval du Système l'édition et les analyses de François Velde : CHRÉTIEN-DESCHAMPS François-Michel, *Examen du livre intitulé Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, édité sous le titre *Lettres sur le Visa des dettes de l'État ordonné en 1721*, François R. VELDE (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2015.

22. Jean-Michel Rey poursuit et prolonge dans sa contribution au présent volume sa réflexion sur cette complexe mutation de la pensée en s'appuyant sur des réceptions de l'épisode de la fin du XVIII^e siècle (Burke) ou du XIX^e siècle.

23. « C'est son action, combinée à l'affaire des assignats de la Révolution française qui retarda la cause de la banque et des billets de banque en France pour plus d'un siècle. » KINDLEBERGER C. P., *Histoire financière de l'Europe occidentale*, Paris, Economica, 1990 pour la traduction française [1984], p. 136.

24. Pour une mise au point, plutôt conforme aux principes de l'économie libérale orthodoxe, voir l'article de E. N. WHITE qui se termine sur ce résumé du projet d'un John Law libérateur incompris des forces de la finance : « *his scheme to liberate France from the shackles of ancien régime finance* », « The long shadow of John Law on French public finance », *The Great Mirror...*, *op. cit.*, p. 105.

sions au Système qu'elles contiennent (le justement célèbre « fragment d'un ancien mythologiste », allégorie parodique de l'épisode de la bulle du Mississippi mettant en scène John Law sous les traits du fantasque et colérique fils d'Éole, dans un fragment inséré dans la lettre CXVII, est mentionné dans tous les textes modernes portant sur le Système), mais force est de constater le caractère formulaire et stylisé d'évocations qui s'alimentent à un corpus très réduit. De la même manière, pour les chercheurs anglo-saxons, la réception contemporaine des bulles spéculatives est très fréquemment évoquée à partir de ce qu'en dit Daniel Defoe à travers les aventures de « Lady Credit », née dans des articles qu'il publie à partir de janvier 1706 dans cinq livraisons du périodique le *Weekly Review*, puis figurant à nouveau dans plusieurs pamphlets indépendants, avant d'être réutilisée en 1720 à l'occasion de la bulle des mers du Sud²⁵. Ainsi, si l'on évoque très souvent les bulles – celle des mers du Sud et celle du Mississippi –, c'est en réutilisant un matériau textuel limité et à travers deux figures allégoriques imaginées par des auteurs canoniques, le vibrant fils d'Éole et l'inconstante Lady Credit.

Il y a, de ce fait, avec le phénomène de Law, en France, un effet « lettre volée », la bibliographie non historique en français sur le Système et sur John Law étant plus limitée que ce que laissent penser les nombreuses mentions des mêmes textes et des mêmes passages : la répétition des formules et des idées peut ainsi masquer le manque de renouvellement du matériau textuel analysé²⁶. Le colloque

25. Sur les aventures de Lady Credit, la bibliographie est pléthorique, reflet de la fascination exercée par cette étrange créature de Defoe. On peut indiquer l'article fondateur de Paula BACKSHEIDER, « Defoe's Lady Credit », *Huntington Library Quarterly*, vol. 44, n° 2, printemps 1981, p. 89-100, la très fouillée mise en perspective de Sandra SHERMAN (dans le cadre de sa réflexion sur l'influence du crédit sur la conception du récit), « Lady Credit no Lady; or, The Case of Defoe's Coy Mistress', truly stat'd », *Texas Studies in Literature and Language*, vol. 37, n° 2, *Plotting and Policy* (été 1995), p. 185-214, mais aussi l'ouvrage fondamental de Pocock que Sherman intègre à sa propre réflexion : POCKOCK J. G. A., *The Machiavellian Moment: Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1975.

26. Certains articles, pour être marquants, n'en sont pas moins des éléments isolés et ponctuels dans une réflexion plus large. Je cite, sans prétendre à l'exhaustivité : CITTON Y., « Les comptes merveilleux de la finance. Confiance et fiction chez Jean-François Melon », *Féeries*, n° 2, 2005, p. 125-160 ; LEBORGNE E., « Le Régent et le système de Law vus par Melon, Montesquieu, Prévost et Lesage », *Féeries*, n° 3, 2006, p. 105-135. Et portant sur Law de manière plus périphérique et sans insister sur les rapports entre les textes et l'histoire du Système : FOURGNAUD M., « L'économiste (Jean-François Melon) et le conteur (Thémiseul de Saint-Hyacinthe) : analyse croisée », *Féeries*, n° 6, 2009, p. 151-62 pour le cas français, et POIRSON M., « Économie des affects et mythocratie dans *Le Marchand de merde* de Gueulette », in MAGNOT-OGILVY F. et POIRSON M. (dir.), *Économies du rebut, poétique et critique du recyclage au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Desjonquères, 2012, p. 108-132. Notons par exemple que les actes de colloque

qui s'est tenu en octobre 2013 à l'université Paul Valéry et à l'IRCL était d'ailleurs le premier colloque en France consacré à ce sujet²⁷. Des travaux écrits en français portent certes exclusivement sur le Système, mais ce sont des ouvrages destinés à un large public et qui s'appuient sur l'épisode et la figure de John Law pour les romancer ou pour articuler un jugement sur les crises financières actuelles. Preuve en est la parution de deux monographies consacrées au Système en 2015. L'ouvrage de Nicolas Buat déjà cité, *John Law, la dette ou comment s'en débarrasser*, est essentiellement une biographie de John Law, ainsi qu'en témoigne la question qui clôt l'introduction en plaçant l'épisode sous le signe du culte personnel de John Law :

Pour que John Law, étranger en exil, ait réussi à devenir l'homme providentiel du royaume de France, il fallait un concours de circonstances extraordinaire.
*Who's John Law*²⁸?

Le livre de Bertrand Martinot, *John Law, le magicien de la dette*, s'appuie également sur la figure et l'expérience de Law pour comprendre – et critiquer – les options et les évolutions économiques actuelles. Il affiche sa double ambition de rendre l'épisode accessible à un plus large public (« Plutôt que d'ajouter à la connaissance scientifique de cet épisode historique, il restait à mettre à la portée du grand public dans un langage moderne et accessible ce qu'a été l'œuvre de Law, son dessein, ses motivations et les raisons de son échec final », p. 18) et de mettre en rapport son passé et notre présent²⁹ (« Enfin, il restait à montrer à quel point cet homme et son aventure nous parlent de nos crises actuelles », *ibid.*). Dans ces deux ouvrages, l'histoire de Law et de son Système est utilisée comme un contrepoint pour comprendre le monde et l'économie d'aujourd'hui. La conclusion étonnante qui se dégage de ce trop rapide tour d'horizon est que les spécialistes de littérature du XVIII^e siècle ne se sont pas véritablement emparés de ce sujet qui peut dérouter par une omniprésence finalement illusoire.

publiés par M. POIRSON en 2004, *Art et Argent en France au temps des Premiers Modernes (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Oxford, SVEC, 2004, comportent une section sur le théâtre mais aucun article portant spécifiquement sur la période du krach. Le nom de Law ne figure pas dans l'index et le mot « krach » lui-même a une entrée dans le volume.

27. Je remercie Antoin E. Murphy, économiste et spécialiste du sujet, d'avoir attiré mon attention sur ce fait, qui peut surprendre.

28. BUAT N., *op. cit.*, p. 17.

29. Le bandeau rouge (imprimé) qui barre la première de couverture est explicite sur cette volonté de mise en rapport des deux époques : « 1715-2015 : quand la monnaie devient folle ».

L'ambition de ce volume est de prendre un peu de distance à l'égard du commentaire habituellement clivé entre l'éloge de l'entrepreneur visionnaire (que l'on trouve fréquemment dans les réappropriations actuelles de la figure par des écrits extra-universitaires destinés au grand public, mais aussi dans les lectures des économistes orthodoxes actuels) et la condamnation morale de l'aventurier de la finance (présente de manière plus ou moins explicite des histoires littéraires générales jusqu'aux articles plus spécialisés sur la période). Au-delà des applaudissements ou des anathèmes, au-delà des lectures actualisantes auxquelles il incite et se prête admirablement, l'intérêt du Système est aussi dans les silences qu'il crée. En tâchant de dépasser les antithèses propres au Système (raison/irrationnel, enthousiasme/désespoir), c'est aux points aveugles du commentaire que nous voudrions accorder notre attention, dans ce qu'il peut révéler de doutes à l'encontre du dogme gémellaire du crédit et de la croissance en cours d'élaboration, pour une exploration de la part d'ombre du dogme d'un profit qui serait global et partagé.

Sont ici réunis des spécialistes d'histoire de l'art, de littérature, d'histoire, d'économie, d'histoire de la pensée économique, de la presse d'ancien régime pour réexaminer l'épisode du développement et de l'éclatement de la bulle spéculative suscitée par la mise en place du système financier et commercial de John Law entre 1717 et 1720. Les grandes lignes du Système, la chronologie de sa banqueroute sont bien connues de quiconque s'intéresse à la Régence et à cette première période du XVIII^e siècle, qui suit immédiatement la mort de Louis XIV et qui se poursuit jusqu'à la mort du Régent en 1723³⁰. À l'intérieur de ce cadre, l'année 1720 offre aux contemporains un récit axé autour d'un protagoniste qui égale, par son charisme, son parcours et la multiplicité de ses facettes, les héros des romans de la Régence.

La perspective de ce volume consiste à examiner le Système comme une machine à produire du crédit et de la croyance bien sûr, mais aussi des textes, des images, des conversations, de la pensée, des réflexions, des oppositions, des doutes, du débat. Dans cette attention prêtée à la médiation, c'est-à-dire à la circulation, à la diffusion et à la réception d'idées, d'images et de discours, on reconnaît l'un des principes méthodologiques des études culturelles. C'est dire que nous ne reviendrons pas dans ces pages introductives sur la question de savoir si Law est le premier keynesien³¹ ou le dernier mercantiliste³². Le centre de

30. À cet égard l'*État chronologique des textes relatifs au Système* publié par E. FAURE en annexe 3 de sa somme sur le Système reste un outil précieux et irremplaçable (*op. cit.*, p. 645-656).

31. C'est la position de C. P. KINDLEBERGER, *op. cit.*

32. L'histoire des idées économiques est tout de même présente puisque Antoin E. Murphy, dans sa contribution qui synthétise des décennies de recherche sur John Law, démontre bien en quoi

gravité du présent volume n'est pas du côté de l'histoire économique ni de l'histoire des idées économiques, il s'ancre plutôt dans une histoire culturelle dont le principal matériau est le « discours social », pour reprendre un terme défini par Marc Angenot. Dans un ouvrage paru en 1989, *1889, un état du discours social*, le chercheur en sociocritique s'efforçait en effet de dégager une cohérence, des lignes de force et une architecture à partir de la masse des discours cacophoniques mis en circulation à un moment donné de l'histoire. L'exercice ne peut manquer d'évoquer l'ouvrage collectif fondateur dirigé par Pierre Rétat en 1979 : *L'attentat de Damiens. Discours sur l'événement au XVIII^e siècle*³³, qui porte sur l'année 1757, et propose une réflexion sur la notion d'« événement ».

Ces travaux antérieurs permettent de mesurer le déplacement d'accent proposé ici : il ne s'agit pas d'une découpe arbitraire du temps prélevée dans le passé à la manière d'un carottage géologique³⁴, mais d'un événement du passé constamment réactivé et réutilisé dans notre imaginaire collectif³⁵. Cette période de quelques années se compose selon un schéma narratif – installation et mise en place, phase d'ascension et d'emballage, et descente rapide jusqu'à la catastrophe finale représentée par la destruction par le feu des billets et l'exil du promoteur du Système – dont les ramifications continuent d'influer sur notre manière de concevoir la banque et la finance mais aussi l'innovation économique et le risque.

le Système fut économiquement novateur. Pour une mise au point exhaustive et récente sur les rapports entre le Système et la finance moderne, outre à l'importante bibliographie dans les revues spécialisées d'économie, d'histoire de l'économie et de la finance, je renvoie à la section « Finance », la deuxième partie de *The Great Mirror of Folly... , op. cit.*, p. 61-141 et en particulier l'article d'E. N. WHITE : « The long Shadow of John Law on French Public Finance: The Mississippi Bubble », p. 99-104.

33. RETAT P. (dir.), *L'attentat de Damiens. Discours sur l'événement au XVIII^e siècle*, Lyon, Éditions du CNRS, 1979.
34. C'est cette méthode qu'a magistralement mise en œuvre l'équipe du Centre d'études du XVIII^e siècle de l'université Lyon 2 qui a publié plusieurs volumes sur la presse d'Ancien Régime et deux ouvrages consacrés, l'un à l'attentat de Damiens, cité ci-dessus, l'autre à l'année 1734 : *Presse et histoire au XVIII^e siècle : l'année 1734*, Lyon, Éditions du CNRS, 1978. Pour l'année 1889, Marc Angenot reprend aussi le principe de l'année échantillon, mais en insistant davantage sur la dimension méthodologique et sur la sociocritique, avec son *1889, un état du discours social, op. cit.*
35. Entre le moment où nous écrivons ces lignes et l'organisation du colloque consacré au Système en octobre 2013, au moins deux ouvrages ont paru, consacrés au financier : BUAT N., *John Law, la dette ou comment s'en débarrasser, op. cit.* ; MARTINOT B., *John Law, le magicien de la dette*, Paris, Nouveau Monde, 24 septembre 2015. Ils développent des propos économiques différents mais utilisent la figure et la pensée de John Law dans le sens : d'une comparaison entre le passé et le présent pour critiquer les orientations économiques actuelles.

À cet égard, l'ouvrage déjà cité, *The Great Mirror of Folly. Finance, Culture and the Crash of 1720*, constitue un jalon important dans l'étude du Système. Il illustre la durable vitalité de la recherche anglophone dans ce domaine et la fascination que continue d'exercer l'épisode à l'extérieur des frontières de la France. Magnifiquement illustré, l'ouvrage est, comme l'écrit Catherine Labio, « un livre sur un livre », puisqu'il s'intéresse à l'événement éditorial que constitue la publication, en 1720, d'une compilation des textes et images produites autour des bulles spéculatives de cette année-là³⁶. La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire éditoriale complexe du *Het Grootte Tafereel der dwaasheid (Le grand miroir de la folie)*. La perspective du collectif de Yale consiste à remettre en question le discours moralisateur sur les bulles comme produits d'un vent de folie qui aurait soufflé sur l'Europe en 1720. Loin d'abonder dans le sens des pamphlets, gravures et autres productions « culturelles » le collectif de 2013 met en évidence le changement de paradigme économique, la grande mutation herméneutique que l'expérience de Law mais aussi la bulle des mers du Sud en Angleterre contribuent à la fois à accélérer et à révéler. Pour le collectif américain, le Système n'est pas une opération magique ni le produit d'une pulsion d'acquérir devenue folle, mais correspond au phénomène aujourd'hui compris et connu de surévaluation³⁷.

Si le travail de réévaluation de la part de fantasme et d'exactitude historique a donc été largement mené³⁸, il reste encore à prendre la mesure du travail de

36. Outre les nombreuses illustrations réparties dans le corps des chapitres, le livre comporte un cahier iconographique de 63 gravures, celles qui agrémentaient ce que les éditeurs, s'appuyant sur le chapitre de K. Forrer, appellent la version « idéale » (« *ideal state* ») du « Grand livre de la folie ». Voir « Notes on the Plates », p. XIV et FORRER K., « *Het grootte tafereel der dwaasheid: A Bibliographical Interpretation* » p. 42-45. C'est un *in quarto* imposant dont la publication a été soutenue par un Centre de recherche sur la finance (l'*International Center for Finance*, attaché à l'école de management de l'université de Yale).

37. « *Applying insights from modern financial theory to the history of the South Sea and Mississippi schemes, Voth argues that the root cause of the famous English and French bubbles was overvaluation. The problem was not that individual investors were behaving irrationally (those who rode the bubble did well) but that aggregate markets were inefficient.* » « Introduction », *The Great Mirror of Folly...*, *op. cit.*, p. 13.

38. Sur la dimension proprement économique du krach, sur les données chiffrées et leur interprétation, sur les parallèles que l'on peut établir entre notre expérience actuelle des crises et les crises de l'Ancien Régime, je renvoie à la littérature critique anglo-saxonne, très fournie dans ce domaine : NEAL L., *The Rise of Financial Capitalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; CARSWELL J., *The South Sea Bubble*, Dover, Alain Sutton, 1993 ; KINDLEBERGER C. P., *Manias, Panics, and Crashes: A history of financial Crises*, New York, Wiley, 1978 ; GARBER P. M., *Famous First Bubbles: The Fundamentals of Early Mania*, Cambridge (MA), MIT Press, 2000 ; DALE R., *The First Crash. Lessons from the South Sea Bubble*, Princeton (NJ), Princeton University

l'imaginaire, à court, moyen et long terme, et à s'interroger sur la vitalité d'images et scénarios fantasmatiques qui continuent, aujourd'hui, d'avoir une signification, longtemps après qu'on a démontré qu'ils étaient bâtis sur des fictions, des mythes ou, pour reprendre un terme de l'époque, sur des chimères³⁹.

Plusieurs contributeurs se demandent dans les pages qui suivent en quoi le Système constitue aujourd'hui un « événement⁴⁰ » original dans l'histoire des représentations collectives, pour quelles raisons il génère un métadiscours qui demeure étrangement vivant, voire virulent, trois siècles après, en quoi le Système n'est pas seulement déclencheur mais aussi révélateur d'un certain nombre de positions concernant la représentation des manieurs d'argent en France et en Europe, la constitution de stéréotypes de nationalité ou de genre, la juste répartition des fruits de la richesse nationale, le statut d'idéal du dogme d'une croissance forcément créatrice d'une prospérité partagée, dans le contexte d'une montée en puissance du système capitaliste et financier qui instaure un nouveau rapport à la propriété. Le Système agit comme un verre grossissant et il fait toujours figure d'événement clivant dans le domaine de la pensée économique : les commentaires sur John Law aujourd'hui reprennent les discours moralisateurs issus de la période de son effondrement, ou se montrent au contraire sensibles à la dimension visionnaire d'un dispositif que certains économistes n'hésitent pas à qualifier de pré-keynésien (Law serait le premier à jouer sur l'offre de monnaie pour relancer le commerce, c'est la thèse développée par Antoin E. Murphy⁴¹).

De fait, ce que représente aujourd'hui le Système peut faire écran à une étude de ce qu'il fut. Il est des anachronismes et des déplacements révélateurs comme celui qui consiste à lire le *Turcaret* de Lesage comme l'une des expressions artistiques des soubresauts créés par la banqueroute, alors que la publication de *Turcaret* se situe une dizaine d'années avant l'arrivée de Law en France et les

Press, 2004 ; TEMIN P. et VOTH H.-J., « Riding the south sea bubble », *American Economic Review*, n° 94, 2004, p. 1654-1668.

39. On constate que Montesquieu, avec ses quelques *Lettres persanes* portant sur Law, irradie bien plus dans notre imaginaire que tous les périodiques et pamphlets du *Grand Livre de la folie* ou autres périodiques exhumés. Mais aussi que Montesquieu reprend les idées et les images contenues dans les gravures, les pamphlets et les périodiques...
40. Nous nous situons toujours dans le cadre des mises au point faites par Claude Rétat et l'équipe de chercheurs du Centre d'études du XVIII^e siècle de l'université Lyon 2 : l'événement n'est pas conçu comme « énoncé objectif qui s'impose, depuis son irruption dans le temps, à une mémoire simplifiée », mais bien plutôt comme la production des divers discours qui « l'investissent, le narrent, l'interprètent et finalement l'absorbent », RÉTAT C., *op. cit.*
41. Gilles Jacoud démontre dans sa contribution en quoi Law peut être aussi qualifié, dans une certaine mesure, de « pré-saint-simonien »...

débuts du Système... Une telle erreur chronologique est possible parce que l'on réinterprète ce qui précède à la lumière d'une destinée individuelle qui fixe et cristallise, sous la forme topique d'une ascension irrésistible et d'une chute brutale, des évolutions socio-économiques en incubation dès le siècle précédent et une mutation vers une organisation sociale où les rapports économiques deviennent prépondérants, avec des doutes, questions et angoisses à la mesure de l'espoir qui a été suscité. Si des analyses des conséquences du krach migrent tendanciellement vers le corpus de la « comédie fin de siècle », c'est que l'épisode du Système vient opportunément donner un nom et un visage – ceux de John Law – à une évolution jusque-là anonyme, diffuse, diffractée et aux enjeux multiples.

L'étude des transpositions des thèmes économiques sur les scènes théâtrales a été conduite au fil de deux ouvrages par Martial Poirson qui a choisi d'examiner la question des rapports entre économie et représentation théâtrale sur un temps long de près de deux siècles, du classicisme aux Lumières, puis de s'intéresser au fonctionnement des pièces allégoriques⁴². Par ce découpage chronologique, le critique entend mettre en évidence une certaine continuité dans l'évolution, par-delà les deux ruptures spectaculaires que constituent la banqueroute de Law et l'effondrement des assignats sous la Révolution française. De même, lorsqu'il analyse le fameux fleuron servant de frontispice à l'*Arlequyn Actionist* et ensuite décliné en gravures qui circulent à travers l'Europe, il métaphorise le Système et en fait l'emblème d'une critique à double détente, théâtrale et économique, la gravure étant interprétée comme un témoignage sur le « pouvoir démystifiant du théâtre, seul à même de soulever le voile d'ignorance sur les pratiques économiques⁴³ ». Le critique développe l'homologie suivante :

Quoi d'étonnant, dès lors, compte tenu de l'analogie entre ces deux modes de l'illusion consentie que constituent le théâtre et l'économie, à ce que le questionnement sur la pratique dramatique entraîne une interrogation sur les pratiques monétaires aberrantes du temps ? À l'inverse, quoi de surprenant à ce que la mise en scène du référent économique engendre une remise en cause de la pratique dramatique renvoyée à elle-même et à sa propre facticité⁴⁴ ?

42. Je renvoie aux deux ouvrages de M. POIRSON : *Spectacle et économie à l'âge classique XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Garnier, 2011 et *Les Audiences de Thalie : la comédie allégorique, théâtre des idées à l'âge classique*, Paris, Garnier, 2013. D'une manière assez représentative de l'usage qui est fait de Law dans des travaux de plus vaste empan chronologique, le Système est utilisé dans cet ouvrage comme un cadre, à travers deux gravures scatologiques, disposées au début et à la fin du livre, en début d'introduction et en début de conclusion (p. 520). La position liminaire souligne l'importance du phénomène, mais les analyses de détail spécifiquement axées sur le phénomène sont en nombre limité.

43. POIRSON M., *Spectacle et économie...*, op. cit., p. 12.

44. *Idem*.

À l'intérieur du cadre général posé par cette articulation entre l'illusion théâtrale et l'« illusion économique », il s'agit pour nous d'affiner la compréhension de ce que fut le Système pour les contemporains de John Law et en quoi son effondrement est un épisode fondateur dans la constitution d'une nouvelle forme de rapport entre le public et le pouvoir, qu'il s'exerce sur des affaires politiques, religieuses ou économiques.

Dans cette perspective sont explorées successivement quatre strates qui correspondent à différents moments ou à différentes modalités du commentaire sur le Système. L'objet « Système » que le présent volume fait apparaître dans quelques-uns de ses miroitements est un phénomène linguistique, social, fantasmatique, politique – culturel – et pas seulement historique, économique et financier. Il s'agit de l'aborder comme une onde de choc, dont les effets ne sont pas seulement différenciés par leur degré de force mais par une modification de nos outils pour le penser et nous le représenter. De manière remarquable, les auteurs du collectif de Yale utilisent le *Tafereel*, l'anthologie néerlandaise de 1720, comme un prisme dans lequel le chercheur et le lecteur d'aujourd'hui pourraient tenter d'apercevoir le visage de l'investisseur, du citoyen, de l'acteur économique, politique, social de 1720. On trouvera également dans le présent volume une combinaison d'études en diachronie courte (ou en quasi-synchronie) et en diachronie longue⁴⁵.

À travers les représentations iconographiques et textuelles du *Tafereel*, ce sont en effet les conceptions que les hommes et les femmes de la Régence se font du risque, du profit et de l'investissement financier qui se précisent. Notre projet collectif déplace encore un peu plus l'accent de l'objet observé vers le sujet qui l'observe pour préciser l'image, non seulement d'un personnage historique extraordinaire et d'une aventure économique sans beaucoup d'équivalents, mais aussi, et surtout, d'une forme de sensibilité collective à des questions aussi fondamentales pour la vie en société que le profit, le risque, l'inégalité des richesses et des conditions, la justice, le mérite, le travail, l'audace, la croyance, la foi, le calcul, la maîtrise ou le débordement des mouvements de foule et les rapports et dosages entre ces différents ingrédients des interactions sociales. Reprendre la vulgate selon laquelle le Système fut une folie, une contagion épidémique aussi terrible que la grande peste de Marseille, aussi incompréhensible aussi, revient à replier notre propre discours sur celui des contemporains de la crise. Dans une perspective au contraire de déploiement des paroles sur le Système, mais en refusant fermement la cacophonie informe d'un « discours social » qui serait conçu comme la photo-

45. « Diachronie courte » (ou « quasi-synchronie ») et « diachronie longue » sont des termes utilisés par Pierre Rétat dans l'ouvrage sur l'attentat de Damiens déjà cité.

graphie ou le carottage d'un lieu de mémoire, j'indiquerai ici les quatre points d'observation auxquels se sont placés les contributeurs de ce volume pour observer le Système⁴⁶.

Avant la chute : le contrôle des images

« Avant la chute : le contrôle des images », la première partie, regroupe trois études qui s'intéressent aux rapports entre Law et les images, non telles que les gravures qui firent sa satire les multiplièrent à l'envi dans toute l'Europe en 1720 mais celles que John Law tenta de s'approprier et d'imposer à l'espace public. Ces images sont en partie contrôlées, elles permettent de reconstituer le portrait en creux d'un homme en confrontant sa grimaçante caricature avec le visage qu'il entendait montrer au public. Qu'il s'agisse de ses portraits, de ceux des membres de sa famille, des tableaux qu'il collectionna ou encore des images de sa banque qu'il tenta de transmettre au public, en façonnant l'espace urbain parisien où il implanta ses établissements financiers et commerciaux, ces images dessinent le portrait kaléidoscopique d'un homme cultivé, ami des arts mais aussi novateur dans sa manière de vouloir créer une nouvelle image de la banque et de vouloir l'inscrire durablement dans l'espace public. La banque est faite de pierre et pas seulement de papier.

Valentine Toutain-Quittelier pose un regard d'historienne de l'art sur le décor reconstitué de la banque de Law. Reconstitué, parce que, dans une tentative d'effacement qui fait écho à la quatrième partie sur les dilemmes de la parole rétrospective, les traces de ce décor, dont elle démontre qu'il était unique en son genre, ont été en partie effacées. Le fameux plafond de la galerie des Mississipiens dont la réalisation fut confiée au peintre vénitien Pellegrini⁴⁷ a été arraché et remplacé par un badigeon blanc, symbole de cette volonté de faire silence autour de l'épisode. Valentine Toutain-Quittelier démontre aussi la grande originalité d'un décor qui assume explicitement sa dimension financière et marchande en ne respectant pas les codes allégoriques du langage architectural et artistique qui n'affichait pas les indices de l'activité bancaire dans le décor des établissements qui lui étaient

46. Environ les deux tiers des contributions publiées dans ce volume ont été d'abord présentées au colloque organisé à l'IRCL à l'université Paul Valéry en octobre 2013, grâce à des crédits de recherche alloués par l'IUF.

47. Le peintre Lemoyne s'est opposé à Pellegrini pour remporter cette commande et il fut mortifié de voir préférer son rival, comme Caylus le souligne dans les *Conférences de l'Académie*. René Démoris m'avait fait remarquer que cette rivalité confirmait l'importance économique et l'enjeu symbolique de cette commande.

spécifiquement dédiés. Ces derniers étaient encore rares et ils reprenaient en général les codes décoratifs et esthétiques hérités de l'Antiquité et de la Renaissance humaniste.

Linda Borean examine le profil culturel de John Law lui-même et la collection de tableaux qu'il emporte dans son exil et qu'il continue d'augmenter lors de son séjour vénitien (ce qui incite à relativiser la « misère » à laquelle il se plaint d'être réduit dans sa correspondance avec les autorités françaises). On dispose de la liste des tableaux que le financier possédait déjà en 1714 et qu'il disposa dans l'hôtel de Gramont qu'il loua place Vendôme. Dans cet hôtel, à partir de 1714, sa collection rassemble des noms de peintres attendus chez un amateur éclairé et éduqué au xvii^e siècle (Guercino, Reni, Rubens, Van Dyck) mais aussi les maîtres de la Renaissance italienne, mis à l'honneur par la politique culturelle et les goûts du Régent : Bellini, Titien, Véronèse et le Tintoret. L'histoire de la collection est aussi celle des ventes et des acquisitions, au fil des succès et des échecs, des grâces et des disgrâces que connaît le parcours cosmopolite et mouvementé de John Law. Ses acquisitions proviennent des disgrâces des autres ou simplement du démantèlement de collections (comme la collection La Vrillière ou encore celle du Palais de Mazarin, l'hôtel de Chevy-Tubeuf, que Law rachète avec « tous les tableaux, marbres, bustes et figures⁴⁸ » qu'il contient). Malgré toutes les zones d'ombre qui subsistent, tant il est difficile de suivre les avatars d'une collection de peinture qui, à l'image de son propriétaire, est en constante évolution, il se dégage de l'article de Linda Borean l'image d'un homme occupé à vendre et à acheter des tableaux pratiquement jusqu'à la fin de sa vie, certaines correspondances liant explicitement l'achat de tableaux avec les gains au jeu que Law continue de pratiquer à Venise avec le talent qu'on lui connaît. L'image qui reste est celle de quatre-vingt-une caisses de bois voguant de Venise à Amsterdam, en un voyage métonymique et posthume d'un homme qui parcourut lui aussi l'Europe en tous sens. On rêve sur le fait que les caisses et les tableaux furent endommagés par l'eau de mer lors d'une tempête qui survint pendant le voyage retour d'Amsterdam à Venise et que le portrait de John Law, peint par Rosalba Carriera à Paris, fut réparé par elle à Venise, si bien que tout dommage fut effacé et l'image rendue à son premier état... Jusqu'après sa mort, le parcours de John Law continue d'offrir récits, figures et portraits que l'on qualifiera volontiers de romanesques.

C'est précisément aux portraits de Law que s'intéresse Valentine Toutain-Quittelier, dans un article consacré aux représentations commanditées par le finan-

48. Passage de MICHEL P., *Mazarin, prince des collectionneurs*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1988, p. 36, cité par Linda Borean dans sa contribution.

cier lui-même. Parallèlement aux gravures satiriques bien connues et diffusées à travers l'Europe, les gravures et les portraits commandés par John Law à des artistes dessinent un autre de ses visages, celui qu'il voulait laisser à la postérité. Valentine Toutain-Quittelier passe en revue les différentes images mises en circulation, à des fins de promotion du Système ou à destination de son cercle familial, mais toujours comportant une dimension de représentation sociale (car le portrait familial de grand format est destiné à être montré aux visiteurs de la maison, il a donc une fonction sociale, en étant à l'intérieur de l'espace « privé »). Là encore, elle part d'un étonnement : l'homme qui a fait couler tant d'encre, qui a suscité tant de caricatures, n'a laissé que de rares portraits peints contemporains : celui attribué à Alexis Simon Belle, celui de Casimir Balthazar sont sans cesse reproduits aujourd'hui. Les deux ouvrages parus cette année en France sur Law comportent chacun un « portrait » de Law : le livre de Bertrand Martinot porte en couverture un dessin issu d'une gravure ou d'un portrait qui ne sont apparemment pas de Law, tandis que le livre de Nicolas Buat reprend plus prudemment le portrait de Casimir Balthazar. Valentine Toutain-Quittelier s'intéresse à un John Law plus intime, celui de Rosalba Carriera, à travers des pastels que l'artiste vénitienne réalise du financier, de ses enfants et de sa compagne, Katherine Knowles, en petit et en grand format. Elle révèle, en déployant une partie de l'éventail des supports et des techniques, mais aussi des modes de diffusion des images, les modalités du contrôle (ou de la volonté de contrôle) de l'image de soi. Le portrait intime, en petit format, laisse transparaître la trace d'une émotion triste que les images de propagande ou de caricature ne visent pas à capter (et qu'il est d'ailleurs difficile d'interpréter) mais qui fait revivre une individualité dans ce qu'elle laisse, justement, échapper au contrôle.

Je reviens dans ma contribution sur les réseaux métaphoriques qui se tissent autour des phénomènes de l'ascension et de la chute, de l'édification et de l'effondrement du Système. Se dégagent de l'analyse des textes de différents commentateurs – critiques ou élogieux – trois réseaux principaux qui prennent comme comparé la France et comme comparants le processus alchimique, la maladie et la construction d'un bâtiment. Il s'agit de métaphores narrativisées qui contiennent d'emblée l'idée d'un processus et d'une profondeur temporelle. L'un des intérêts d'une étude en réseau est de replacer des auteurs tels que Montesquieu ou Defoe dans le cadre d'un dialogue commencé avant eux, même si leur voix fait entendre un timbre particulièrement reconnaissable et qui résonne bien plus que les autres dans la mémoire collective. L'étude des métaphores narrativisées suscitées par le Système, avant et après sa chute, révèle également une difficulté à verrouiller et à contrôler le sens des images, sens qui peut être retourné, déformé et transformé en

fonction des besoins et des visées du discours qui les utilise et les réutilise, dans un fonctionnement intensément dialogique. Images textuelles, les métaphores pour et contre le Système s'affrontent et donnent à voir une guerre des images qui sera déclinée en guerre des mots dans la section suivante du volume.

La banqueroute et la guerre des mots : médire du Système en 1720

Avec la deuxième partie de notre volume, « La banqueroute et la guerre des mots : médire du Système en 1720 », nous arrivons au cœur du présent de l'événement puisque cet ensemble porte sur les réactions contemporaines et françaises aux événements de 1720. Cette première vague donne une première interprétation des divers soubresauts qui firent que l'année 1720, occupa une place prépondérante dans la presse, les pamphlets, les pièces de circonstances telles que les pièces de foire et même des artefacts culturels (par exemple des jeux de cartes inspirés du Système, les fameuses « cartes de vent », étudiées par Joyce Goggin dans ce volume⁴⁹).

Une autre bulle marque également ces années de la Régence et occupe les réseaux d'information pendant plusieurs décennies⁵⁰. La bulle *Unigenitus* condamne le jansénisme en 1713 mais elle relance un débat qui durera pendant plusieurs décennies et ce sont les années 1720 qui voient les premiers miracles sur les tombes de prêtres « appelants » (ceux qui ont fait appel de la bulle papale). Dans son éloge de du Marsais, d'Alembert lie étroitement ces deux types de « fanatisme ». César Chesneau du Marsais dit Dumarsais (1676-1756), grammairien-philosophe, auteur du célèbre traité *Des Tropes* (1730) et collaborateur de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, a été précepteur à Paris dans de grandes maisons gallicanes et jansénistes (qui ont compté des convulsionnaires) et – parce qu'il savait l'anglais – il fut le précepteur des fils de Law de 1716 à 1720. Il se trouva donc aux premières loges pour observer « le fanatisme du Peuple » lors de la banqueroute et fut d'ailleurs privé de ses gages par la fuite de son employeur. Voici ce que rapporte d'Alembert à son sujet :

Il se félicitoit d'avoir vû deux événements qui l'avoient beaucoup instruit, disoit-il, sur les maladies épidémiques de l'esprit humain, & qui le consoloiert de n'avoir pas vécu sous Alexandre ou sous Auguste. Le premier de ces événements étoit le fameux

49. Pour une analyse comparée des « cartes d'Avril » et des « cartes de vent », voir SALMAN J., « Playing Games with the financial Crisis of 1720. The April Cards in *Het Grootte tafereel der dwaasheid* », *The Great Mirror of Folly...*, *op. cit.*, p. 235-247.

50. Si bien qu'en même temps que le colloque montpellierain consacré à John Law en octobre 2013, s'est tenu à Versailles un colloque portant sur la bulle *Unigenitus*.

système dont il avoit été une des victimes; système très-utile en lui-même, s'il eût été bien conduit, & si son Auteur et le Gouvernement n'avoient pas été séduits & entraînés par le fanatisme du Peuple. Le second événement étoit l'étrange folie des Convulsions & des miracles qui les ont annoncées; autre espece de fanatisme qui auroit pu être dangereux s'il n'avoit pas été ridicule, qui a porté le coup mortel aux hommes parmi lesquels il est né, & qui les a fait tomber dans un mépris où ils restent, si la persécution ne les en tire pas⁵¹.

Les deux phénomènes de bulles sont matriciels dans la mesure où ils amorcent une floraison de représentations mais aussi invitent à s'interroger sur les contours et l'évolution d'une forme de débat public. Comme l'ont montré déjà les travaux sur les convulsionnaires, de tels phénomènes consacrent et accompagnent l'émergence d'une opinion publique et d'une participation ou d'une perméabilité des classes populaires aux affaires et aux débats du temps⁵². Jurgen Habermas définit dans *L'espace public*⁵³ la notion de sphère publique comme un espace qui s'ouvre entre l'État et la société civile et qui renvoie aux conditions de possibilité sociales de formation d'une opinion publique. Le Système constitue un moment particulier dans cette histoire de l'émergence de l'opinion publique en instaurant un moment, de courte durée, où la confiance du public est l'élément essentiel de la politique gouvernementale. Lorsque le 21 mai 1720, contre l'avis de John Law qui signe alors la mort du Système, le Régent décide de publier un arrêt qui porte diminution des billets et actions, puis que le 27 mai, cet arrêt est révoqué, le Système entre dans une période d'intense perturbation et dans un processus de chute du crédit et de la confiance. C'est dire que l'opinion, l'impression, les sentiments, les affects du public sont en relation directe avec les décisions prises par les sujets agioteurs qui sont aussi des acteurs actionnaires ayant un poids décisif sur le cours de la vie publique. Si l'on doit se garder d'utiliser le terme d'« opinion publique », c'est si l'on restreint

-
51. DIDEROT D. et LEROND d'ALEMBERT J., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers par une société de Gens de Lettres*, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, volume VII, 1757, p. XIJ. Je remercie Françoise Douay de m'avoir très aimablement signalé cette référence intéressante.
52. On connaît la fortune et la grande diffusion du petit distique ironique qui fait suite à l'ordonnance royale du 27 janvier 1732 de fermer le cimetière de Saint-Médard : « De par le roi, défense à Dieu / De faire miracle en ce lieu. » Sur le jansénisme convulsionnaire voir MAIRE C., *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1998. Voir aussi BOKOBZA M., « Les lumières au service des miracles », *Dix-huitième siècle*, n° 39, 2007, p. 175-188. Et plus récemment, BOKOBZA M., *Témoigner des miracles au siècle des Lumières. Récits et discours de Saint-Médard*, Paris, Garnier, 2015; SANDRIER A., *Les Lumières du miracle*, Paris, Garnier, 2015.
53. HABERMAS J., *L'espace public, archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, [Strukturwandel der Öffentlichkeit, 1962], Paris, Payot, 1988.

sa définition, comme le fait Habermas, à l'émergence d'une sphère publique fondatrice d'un débat politique visant à l'intérêt général de la société. En effet, dans le cas du Système, les agents sont mus d'abord par la recherche exclusive de leur intérêt individuel et non essentiellement par des débats qui seraient politiques. Il n'en reste pas moins qu'émerge et se constitue alors quelque chose comme un débat public, notamment à travers le réseau des périodiques.

Parmi les contributeurs de ce volume, figurent deux membres du laboratoire lyonnais qui fut à l'origine de travaux fondateurs sur la presse d'Ancien Régime⁵⁴ : Jean Sgard et Henri Duranton ont en effet tous deux rédigé des chapitres de *L'affaire Damiens : un état de l'opinion publique au XVIII^e siècle*. Ils mettent ici leur vaste connaissance des périodiques et d'autres formes éphémères d'écrits d'Ancien Régime pour éclairer l'année 1720 en s'appuyant sur la précieuse base de données qu'est *Le Gazetier universel*⁵⁵.

Les journaux d'Ancien Régime en français se séparent entre les journaux imprimés en France et semi-officiels, qui sont donc en partie contrôlés par le Régent, et ceux écrits en français mais imprimés à l'étranger, et ayant de ce fait une marge de manœuvre plus grande par rapport au pouvoir. Jean Sgard montre comment on retrouve la même succession d'étapes dans l'ensemble des journaux de l'époque : l'euphorie des deux premiers mois, sous le charme de « cette grande fête qui se prépare au Mississippi⁵⁶ » ; le refroidissement et la montée des doutes vers mars-avril, l'éclatement de la crise et la consternation dans le cours de l'été ; et enfin, la lente et silencieuse liquidation du Système, avec la période des bilans où les journaux font la revue de l'année passée et où la succession des jours est

54. Voir le *Dictionnaire des Journaux* et le *Dictionnaire des Journalistes* : dirigés par Jean Sgard et épuisés, ces deux dictionnaires ont été réédités et complétés par Anne-Marie Mercier et Denis Reynaud, ils sont consultables en ligne sous une forme électronique (le site donne aussi accès à un répertoire des périodiques anciens, *Le Gazetier universel* dans gazettes18).

55. [<http://gazetier-universel.gazettes18e.fr/>].

56. Voir la contribution de J. Sgard. Je cite un passage de l'*Extrait d'une lettre écrite du païs des Illinois le 8 juillet 1719* et publiée dans le *Nouveau Mercure* de janvier 1720 p. 34 et suiv. : « Entre plusieurs avantages que nous procure la beauté du païs, je dois, ce me semble, mettre à la tête celui de ne point craindre de manquer de pain, puisqu'on y recueille du froment en abondance. Nous sommes, non dans les trésors, mais dessus ; et nous pouvons dire sans exagération, que nous les foulons aux pieds, puisqu'il y a beaucoup de riches mines d'argent sur lesquelles nous marchons ; ce qui, comme vous voyez, ne rend pas actuellement ma fortune plus considérable, mais me donne lieu d'espérer qu'elle pourra devenir meilleure à l'avenir [...]. Vous pouvez juger, Monsieur, par ces expériences, combien les mines de ce païs doivent fournir de richesses quand elles seront ouvertes. » Voir le texte intégral de cet « Extrait » dans la troisième des « Annexes » reproduites en fin de ce volume.

alors recomposée comme un drame, ou une tragédie, orientés par leur dénouement. Jean Sgard nous fait prendre conscience de différents moments de lecture de l'événement et de l'épaisseur du tissu temporel que constitue la succession des périodiques immergés dans le présent. Il montre que non, l'année 1720 n'est pas uniquement celle de la catastrophe mais que le monde continue de tourner et que les journaux remplissent la fonction essentielle de rassurer le public en lui livrant de menues informations sur les mariages, les décès des grands, et surtout la vie quotidienne du charmant enfant roi, Louis XV. Loin d'attiser les passions et les angoisses de la population, les Journaux de l'année 1720, et pas seulement les journaux favorables au gouvernement comme le *Nouveau Mercure* mais tous les journaux, témoignent d'une continuité de la vie et des rites. Par-delà des soubresauts qui ne constituent pas encore une révolution, les journaux, avec le point de vue partiel qui les caractérise, normalisent l'événement, lissent, arasent, d'une certaine manière neutralisent, en la traduisant, la violence de l'époque :

Les journaux, par leur présentation régulière, par la hiérarchie des informations, par l'impersonnalité du style, par leur prudence, sont faits pour classer et uniformiser les nouvelles, pour éviter toute émotion⁵⁷.

À côté du corpus homogénéisant constitué par la succession des journaux, Henri Duranton étudie un autre type de corpus, celui de la culture éphémère et plus ou moins clandestine des chansons et des pamphlets. En grand spécialiste de la question, il rappelle tout d'abord le caractère répétitif et simplificateur de ce type de production textuelle. Chiffres à l'appui, il confirme que le Système concentre l'attention des écrits satiriques à un degré jamais égalé entre 1715 et 1789 :

Quant à l'écho né de l'événement il s'exprime d'éloquente manière, à partir des pourcentages, puisque l'expérience du Système fournit la matière de près de la moitié des textes produits au cours de l'année 1720 (48,2 %). Aucun autre événement ne sera pour toute la période 1715-1789 en mesure de renouveler la performance⁵⁸.

Les statistiques permettent aussi à Henri Duranton de confirmer ce que Jean-Michel Rey⁵⁹, et plus généralement la troisième partie du présent volume, entendent démontrer : une forme de silence frappe le Système après cette parenthèse qui voit s'emballer la parole critique : « En revanche l'affaire, après avoir mobilisé l'attention du public de manière si intense, sort complètement de l'actualité après 1723, aucun autre texte n'y faisant plus la moindre allusion⁶⁰. » Il dégage

57. Contribution de J. Sgard.

58. Voir la contribution d'H. Duranton.

59. REY J.-M., *Le Temps du crédit*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.

60. Contribution d'H. Duranton.

aussi le substrat de haine de l'autre qui est réactivé par le Système et surtout par sa chute. Le vœu de mort sans cesse répété contre Law fait écho à la violence de certaines gravures satiriques montrant des corps torturés ou déformés⁶¹. La visée de ces textes n'est pas de comprendre ou d'expliquer les phénomènes économiques à l'origine de l'augmentation des prix par exemple, ou des subits enrichissements ou appauvrissements. Les textes des chansons satiriques révèlent la manière dont Law cristallise tous les sujets de mécontentement de l'opinion, jusqu'à être tenu pour responsable d'à peu près tout ce qui arrive de mauvais dans le Royaume (les impôts de la fin du règne de Louis XIV, l'exil du Parlement à Pontoise, la peste de Marseille, etc.) mais aussi fédère toutes les sources d'hostilité au pouvoir (clergé janséniste, parlementaires, hostilité à la personnalité du Régent).

Les relevés d'occurrences analysés par Henri Duranton permettent de comprendre sur quel terrain se situent les chansons satiriques. Exclues du discours économique par leur manque de compréhension des phénomènes économiques et financiers en jeu, délaissant le discours et les explications de type religieux (H. Duranton évoque le signe possible ici d'une déchristianisation ou une forme d'absorption du discours religieux par les querelles de dogmes qui alors font rage), les auteurs de satires et de chansons se replient sur le savoir moral, fabriquant des fables à partir des événements ramenés au thème immémorial de l'argent sale et indûment gagné, c'est-à-dire revenant au fond à du connu : la satire de la maltôte et des financiers qui s'engraissent sur le dos du peuple et remettent en cause une hiérarchie qui fait du faste le privilège de la naissance et du sang noble. Peu importe au fond que les bilans *a posteriori* du Système (tels qu'on peut désormais les reconstituer par des chiffres ou par un relevé estimatif des enrichis et des appauvris) contredisent ces fables de la justice bafouée puis rétablie. Ces récits réparateurs et familiers ramènent le lecteur à du connu, là où la complexité et la technicité brouillent l'intelligibilité⁶². Que faire alors des appels au meurtre (de Law et du Régent) qui marquent cette production pamphlétaire, où ils ne sont

61. Comme l'a montré F. de Bruyn, les gravures circulent mais se différencient aussi en fonction de leur lieu d'origine : la gravure de Hogarth *The South Sea Scheme* (publiée à Londres par John Bowles en 1721), est l'une des gravures les plus violentes qui soit sur les bulles (voir p. 179), bien plus violente que toutes celles contenues dans le *Grand Livre de la folie*, d'origine hollandaise, voir BRUYN F. de, « Satire in Text and Image. Bubble publications in England and the Netherlands compared », *The Great Mirror of Folly...*, *op. cit.*, p. 159-171.

62. Sur le mythe du laquais-financier, hérité du siècle précédent et puissamment réactivé par la bulle du Mississippi, on renvoie aux analyses désormais classiques de D. DESSERT : « Le "laquais-financier" au grand siècle, mythe ou réalité? », *Dix-septième siècle*, n° 122, 1979, p. 21-36 et *Argent, pouvoir et société au grand siècle*, Paris, Fayard, 1984.

pas chose si courante, surtout à ce degré de violence verbale ? Ils constituent une évidente réponse au discours officiel lénifiant qui tente de maintenir la fiction de l'opulence et de sauver le crédit en train de faire naufrage. Henri Duranton montre que c'est à une autre fiction, aux fables morales anciennes, que les auteurs de chansons enjoignent de croire. Et non à la nouvelle fable économique que Law s'était efforcé de faire adopter par le public après avoir convaincu le Régent.

Arnaud Orain et Laurent Thézé apportent un nouvel éclairage aux études du Système en s'intéressant à l'autre versant du corpus examiné par Henri Duranton : celui des textes produits pour soutenir le projet et promouvoir ses bienfaits auprès du public. Ils montrent ainsi que la métaphore alchimique, arme de guerre contre le Système, est initialement fourbie dans des textes sinon écrits, du moins approuvés et encouragés par les membres du gouvernement favorables à l'entreprise de John Law. Ce retournement de la métaphore alchimique fait apparaître le dialogue qui s'instaure entre différentes portions et factions de ce qu'Arnaud Orain et Laurent Thézé hésitent à qualifier encore d'« opinion publique » mais qui constitue déjà un débat public. La métaphore alchimique s'inscrit dans une étonnante filiation puisque la monnaie fiduciaire fut d'abord envisagée par le cercle des « hartlibiens » en Angleterre, une société savante pratiquant et prônant une chimie alchimique : sans être nécessairement un lien objectif, ce rapport permet d'établir l'existence à l'époque d'une réflexion mêlant idées économiques et alchimie. Au final la métaphore alchimique confirme le manque de pertinence et de stabilité de la frontière entre raison et magie, rationnel et irrationnel. Le double déplacement proposé par Arnaud Orain et Laurent Thézé – vers des corpus moins connus que les auteurs canoniques tels que Montesquieu, Swift, Defoe et Prévost, ou même, dans une moindre mesure, Jean-François Melon et vers une production textuelle favorable au Système – permet ainsi de mesurer l'ancrage culturel et l'immense diffusion du thème de l'alchimie en relation au crédit et à la manipulation de l'argent.

Céline Lamy examine elle aussi le versant pro-gouvernemental des périodiques, et particulièrement les très instructives *Lettres* écrites par l'abbé Terrasson et commandées sans doute par Law et le Régent pour convaincre le public de la bonté et de la solidité du Système. Ces lettres, publiées dans le *Mercure*, de plus en plus longues et détaillées, viennent en urgence tenter de ranimer le crédit en chute dans l'opinion. À travers la rhétorique de ces lettres, mais aussi en s'appuyant sur le texte des divers édits et arrêtés, Céline Lamy dévoile les contradictions qui condamnent d'avance le Système qui postule le rôle d'une opinion publique, posée fictivement comme libre, tout en fonctionnant toujours dans un régime de monarchie absolue.

De près, de loin : le Système au télescope

C'est en spécialiste des études culturelles que Joyce Goggin aborde la question du lien entre moralité et réception du Système à travers les pièces qui s'en inspirent : des spéculateurs punis, d'honnêtes citoyens qui savent rester à l'écart et donc *ne perdent rien*.

Joyce Goggin analyse le contenu moralisant de pièces qui plaisent au public parce qu'elles mettent en scène la punition de marchands et spéculateurs avides d'argent. Elle examine la réception des pièces de Langendyk aux Pays-Bas, en 1720, mais également un siècle plus tard lors de leur réédition, en 1820, la tendance étant toujours de chercher un responsable étranger pendant les temps de crise. Selon Joyce Goggin, le théâtre populaire s'avère un excellent forum pour la validation de craintes collectives telles que la crainte des contagions, de la spéculation et de la manière « française » (c'est-à-dire folle) de gérer les finances et la dette nationales. *Quincampoix ou les marchands de vent* et *Arlequin actionnaire* constituent des supports culturels pour ce genre de peurs collectives. Ainsi, ces œuvres permettent de comprendre la formation des identités nationales et la manière dont ces identités se construisent *contre* d'autres cultures, en un processus de concrétisation de stéréotypes qui font office de boucs-émissaires (John Law l'Écossais pour les Français, les Français pour les Hollandais ou les Anglais). Les œuvres de cette période doivent également être resituées dans le cadre d'une exclusion des femmes de la sphère économique et financière, phénomène qui s'accroît au moment de la crise européenne de 1720.

Stefano Condorelli montre comment le Système, dès sa fondation, devient l'un des sujets privilégiés par les périodiques à travers toute l'Europe. Le critique suit les fluctuations du discours des journaux et les métamorphoses de John Law qui en résultent. Les sentiments se succèdent au fur et à mesure des étapes de cette pièce de théâtre : la curiosité, la stupeur, non sans une impression d'irréalité encore renforcée par la distance à laquelle se trouvent les lecteurs des lieux des événements⁶³, puis la montée de la défiance avec les deux moments forts que sont l'arrêt royal du 21 mai 1720 qui divise brutalement de moitié la valeur des billets⁶⁴ et la journée du 17 juillet 1720, au cours de laquelle plusieurs personnes meurent étouffées rue Vivienne. Les convulsions qui caractérisent l'agonie du Système retiennent toute l'attention d'une presse européenne que le pouvoir en France s'efforce en vain d'orienter mais qui se montre de plus en plus rétive et critique :

63. « La confluence des étrangers à Paris est incroyable, et les rapports que nous en avons sont tels que la postérité les prendra pour des fables. » *Weekly Journal*, 28 novembre 1719.

64. Sur cet arrêt, voir aussi la contribution de J. Sgard dans ce volume.

Rien n'est plus divertissant que de voir la fébrilité et le désordre des agioteurs dans la rue Quincampoix, un endroit d'une saleté scandaleuse, comme s'il n'était pas seulement l'égout de cette ville, mais de tout le royaume. Toute cette grande affaire est négociée dans ce lieu étroit; les inconvénients de la rue la plus sombre et la plus désagréable de Paris n'empêchent pas des foules de gens de toutes les qualités, ni les dames, de venir acheter et vendre leurs actions dans cet endroit à ciel ouvert où, sans distinctions, à chaque pas ils s'enfoncent dans la saleté jusqu'aux chevilles⁶⁵.

L'étude des gazettes européennes révèle aussi que le développement des colonies fut le domaine où Law essaya le plus d'exercer une influence sur l'opinion. S. Condorelli propose une sorte de grille permettant de débusquer les probables fausses informations sur la Louisiane diffusées par les promoteurs du Système, sur les prodigieuses mines d'argent découvertes par exemple en Louisiane. Ainsi, la presse européenne se fait aussi le relais entre les événements de France et leur projection, réelle mais surtout fantasmée, dans le lointain du Mississippi.

Jennifer Tsien se penche sur une rumeur en particulier, autour d'un fait divers, celui de la déportation du rôtisseur Quoniam au Mississippi pour des motifs privés. Selon les rumeurs, Madame ou Mademoiselle Quoniam, femme ou fille du rôtisseur malheureux, aurait été la maîtresse du valet de chambre du Régent ou du Régent lui-même. Elle étudie le surgissement, le fonctionnement et l'adaptation de la rumeur aux opinions déjà présentes dans la population, l'imagination suppléant à l'absence de données avérées. La rumeur sur Quoniam est emblématique d'une forme de défiance grandissante envers le pouvoir, dans un contexte d'angoisse suscitée par les déportations abusives en Louisiane par les Archers royaux. La rumeur fonctionne alors comme un contre-pouvoir qui, selon Jennifer Tsien, peut aussi servir d'expression métaphorique et d'exutoire au sentiment de désarroi des contemporains face un Système qui échappe à leur compréhension. En un échec cuisant et éclatant des propagandes pro-système, l'image fixée pour la Louisiane, et pour longtemps, est celle d'une contrée associée à la mort, aux superstitions et à la misère.

Eve Rosenhaft s'intéresse à une région géographique généralement exclue de la zone d'étude du Système. Or, s'il est vrai que les habitants des régions germanophones, ne sont pas comme les Français, au cœur de la tourmente, ou participent moins directement aux investissements que les Anglais et les habitants des provinces unies, ils prennent tout de même une part dans les événements qui doit être réévaluée. C'est de fait à un voyage à travers l'intertextualité du Système et sa pénétration dans les zones germanophones que nous convie l'étude

65. *Ibid.*

d'Eve Rosenhaft. Elle révèle un fonctionnement transnational et européen très intense de l'imaginaire autour de ce phénomène :

L'hybridité et l'intertextualité, qui dépassaient les frontières nationales et linguistiques, caractérisaient l'ensemble de la littérature relative au Système de Law. En ce sens, les reportages allemands sur le Mississippi contribuaient et participaient de la circulation internationale des informations, des imageries et des controverses. Les récits français, allemands, anglais et hollandais se citaient souvent en référence les uns aux autres.

Eve Rosenhaft dépouille en particulier les sept numéros consacrés au projet du Mississippi et à ses conséquences par le périodique basé à Leipzig l'*Europäische Fama* entre l'automne 1719 et la mi-1721, mais aussi les suppléments de séries encyclopédiques allemandes dédiées à l'exploration du monde, les suppléments des *Historische, Genealogische und Geographische Fragen*, publiés avec quelques années de décalage par rapport aux événements, ainsi qu'un corpus de pamphlets et de livres rapprochés des événements. Parmi les écrits pamphlétaires prenant pour objet et cible le système, l'article s'attarde plus particulièrement sur les *Kurtze Remarques* de Paul Jacob Marperger qui poursuivent le but politico-économique de faire rattraper aux régions germanophones leur retard en matière de développement économique. Les intérêts et sujets abordés dans l'encyclopédie et les traités publiés par Marperger allaient de l'aide aux pauvres jusqu'à la fabrication de chapeaux. Eve Rosenhaft met au jour le rôle de Marperger dans le début de ce qu'elle nomme une « cosmopolitisation de l'imaginaire allemand ». Au-delà du projet explicite d'ouverture des marchés, ces textes de diffusion et d'informations permettent de saisir le processus de constitution d'un imaginaire colonial allemand, au sein d'un débat international plus vaste sur les colonies. Au plus près enfin de l'imaginaire quotidien allemand suscité par le Système, le poème de mariage paru en 1720, se présente comme une plaisanterie filée offerte par le graveur en l'honneur du mariage d'un joaillier de la cour de Dresde et de la fille d'un fondeur. À travers une analyse de l'entrelacs de métaphores tissées par les jeux de mots et d'images des rébus que contiennent l'Épithalame, l'étude d'un concentré de l'imaginaire du Système nous est proposée. On y retrouve les habituelles associations entre les activités économiques et les activités sexuelles, mais aussi l'idée d'un double plan ou d'une fracture entre les savants et les ignorants du Système, les initiés et les non initiés et une réflexion sur l'accommodement nécessaire, mais difficile, du regard entre le proche et le lointain, entre la vision par les yeux, et la vision par l'esprit, entre la vue directe et la vue projetée, lointaine. De sorte que cette étude sur le « Mississippi allemand » offre de nouvelles perspectives sur le Système en son époque et sur une certaine conception de l'abstraction.

Le bruit et le silence : les dilemmes de la parole rétrospective

La quatrième et dernière partie « Le bruit et le silence : les dilemmes de la parole rétrospective » propose un déplacement d'accent, en situant son horizon interprétatif plutôt du côté de l'historiographie, ou d'une histoire au second degré, celle des réinterprétations du Système. En termes de regard, il s'agit bien sûr d'un regard plus lointain sur le Système, éloigné cette fois dans le temps et non plus dans l'espace.

Catherine Labio étudie le processus de mémorialisation de la crise financière de 1720. Elle entend prendre du recul à l'égard du discours sur la démence du trafic d'actions qui prévaut en 1720 (discours traduit en image par la célèbre gravure de Bernard Picart) mais qui devient aussi au cours des XIX^e et XX^e siècles, ce qu'elle nomme un véritable « cliché de l'histoire de la finance ». Un consensus des historiens actuels consiste à minimiser la catastrophe économique dont gravures, pamphlets et textes de toutes sortes se font l'écho, en un discours inlassablement repris jusqu'à nos jours. Catherine Labio s'interroge précisément sur le succès rencontré par la version catastrophiste, non totalement dénuée d'un fondement économique puisque la France connut une année de dépression après la banqueroute de 1720.

Le point de départ est le constat d'une reprise des critiques d'origine chrétienne que l'on trouve au XVII^e siècle sur le diable d'argent qui bouleverse et carnavalise l'ordre social (dont on retrouve de nombreuses traces dans la dénonciation de la saleté, de la souillure et du caractère diabolique des activités d'agiotage, tant dans les textes que les gravures). Le phénomène d'hyperbolisation de la version catastrophiste est lié à l'existence d'un fonds et d'un appareillage rhétorique et iconographique qui rendent fluides la traduction et le passage du discours anti-financier du XVII^e siècle au discours contre le Système de John Law. Catherine Labio explique les diverses simplifications qui marquent le discours sur le Système par une difficulté des contemporains à donner sens aux événements qu'ils vivent et dont ils sont les acteurs ou les témoins. D'où une forme d'uniformisation culturelle qui s'impose peu à peu, et notamment sur les scènes de théâtre et dans les spectacles de la Foire. Soulignant, comme Henri Durantou et Joyce Goggin, la fonction de bouc-émissaire de l'Écossais (pour les Français) qui devient français (pour les Anglais), Catherine Labio écrit : « Dans *Het Groot tafereel der dwaasheid*, Law apparaît ainsi sous des formes multiples, son iconographie étant souvent superposée à celle d'Arlequin, de Bombario et du diable, ce qui souligne la nature fluide et insaisissable de son identité et l'étrangeté, dans tous les sens du mot, du personnage et de la crise. » Et pourtant, elle montre bien que

malgré le désespoir et le traumatisme, c'est aussi la nostalgie d'un rêve de liberté que le Système laisse dans le sillage de son bruyant écroulement. Comme le dit le cocher Milioni de la *Foire des fées*, cité par Catherine Labio : « Nous étions un tas de nouveaux Riches, qui composaient un Monde à part. Nous vüidions les Magazins : nous nous emparions des Châteaux. » Le Système suscite en même temps angoisse du désordre et rêve de redistribution des richesses.

Dominique Ancelet-Netter s'interroge sur l'origine de l'expression « banque générale ». Au fil des désignations de la banque publique ou banque générale, on perçoit la prudence mais aussi les stratégies d'évitement qui se mettent en place. Comme elle le souligne : « L'épisode de 1720 alourdit de tellement de connotations négatives le mot "banque" que Turgot préférera nommer "caisse d'escompte", la nouvelle banque d'État qu'il fonde le 24 mai 1776. » Et ce n'est pas le moindre paradoxe d'un Système personnalisé à l'extrême que de ne pas faire figurer sur les billets de la banque la figure du souverain, mais uniquement des éléments textuels et chiffrés.

Marc Hersant nous convie à un parcours à travers les mémoires du duc de Saint-Simon, témoin direct des événements et proche de John Law lui-même et qui offre un autre exemple du traitement de l'actualité, à travers le prisme des mémoires. Pour Saint-Simon, le chaos du Système s'inscrit dans le tableau plus large d'un dérèglement du monde, d'une crise des valeurs entamée avant la fin du grand règne et dont le duc se fait le hérault amer et désabusé. Saint-Simon se peint comme un prophète que personne n'écoute et qui prévoit la catastrophe. Il ne fait pas preuve d'originalité en faisant du système un prodige d'irrationalité mais il s'empare presque avec gourmandise d'un épisode bizarre pour le traiter, écrit Marc Hersant, comme « une espèce de conte noir ou de conte cruel de l'époque ». Le plus intéressant chez Saint-Simon est peut-être la manière dont il saisit une forme de complexité du personnage de Law et des sentiments qu'il suscite chez les autres. John Law reste intouché – immaculé – par la lecture apocalyptique voire diabolique qui est faite par le duc du Système qui porte son nom, « ces deux niveaux de réalité restent soigneusement distingués ». L'intérêt de l'évocation de Law par Saint-Simon tient, comme le montre Marc Hersant, à une association profonde de Law avec un type humain, celui du visionnaire systématique dont le duc de Chevreuse, l'ami de Saint-Simon tant aimé et mort en 1712, constituerait l'archétype dans ses *Mémoires*. Cette forme d'étrangeté visionnaire suscite fascination et tendresse de la part du mémorialiste : « la figure presque angélique d'un apprenti-sorcier » fait ainsi surgir dans le texte une « poésie de l'individuel ».

Gilles Jacoud s'intéresse à l'autre Saint-Simon : le comte Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, né en 1760. Le comte de Saint-Simon fut,

comme Law, un visionnaire et un homme à système et Gilles Jacoud explore les rapports de ses adeptes et disciples, les saint-simoniens, avec le souvenir du Système. Comme John Law, la doctrine saint-simonienne a fait l'objet d'un refoulement après le XIX^e siècle. Si les économistes de la génération suivant la période du Système se montrent très sévères à son égard (Gilles Jacoud rappelle le jugement sans appel d'Adam Smith : « peut-être le projet le plus extravagant à la fois de banque et d'agiotage que le monde ait jamais vu »), les saint-simoniens sont beaucoup plus nuancés. Analysant la position des principaux saint-simoniens qui s'intéressent aux activités bancaires (Olinde Rodrigues, Prosper Enfantin, les frères Émile et Isaac Pereire) par rapport aux thèses articulant la baisse des taux d'intérêt et l'augmentation de la circulation monétaire et de l'activité économique, Gilles Jacoud montre comment les saint-simoniens redoublent de précautions rhétoriques pour ne pas être associés avec un système discrédité mais qui rejoint pourtant leurs convictions sur plusieurs points. Les saint-simoniens interprètent la baisse du taux d'intérêt comme un résultat à obtenir en vue de la diminution progressive du taux de l'intérêt payé par les travailleurs aux oisifs, dans le cadre d'une vision de la société dominée par une exploitation du travail par le capital que les saint-simoniens entendent atténuer. En revanche pour les économistes saint-simoniens et contrairement à ce que pensait John Law, la baisse des taux d'intérêt ne provient pas automatiquement et naturellement de l'augmentation du numéraire. Cette surévaluation du levier du numéraire est pour les saint-simoniens l'erreur fondamentale de Law. Si la mainmise de l'État sur la banque explique en partie la cessation de paiement de l'établissement, pour Enfantin (qui reprend sur ce point l'analyse de Jean-Baptiste Say), c'est aussi la surévaluation de l'effet du numéraire sur la baisse du taux d'intérêt qui explique l'échec du Système.

S'efforçant d'adopter un regard sans préjugé sur le Système, Antoin E. Murphy synthétise dans sa contribution ses réflexions sur l'œuvre et la pensée de John Law. Il rappelle que Law réussit à montrer pendant une courte période entre 1719 et début 1720 qu'il était possible de restructurer la dette nationale en échangeant des actions et des emprunts d'état et que l'économie pouvait prospérer sans l'usage de monnaie métallique. L'historien des idées économiques rappelle que si certes le concept de la demande de monnaie, l'articulation entre le mécanisme de l'offre et de la demande de monnaie et l'analyse des causes de l'inflation européenne font de John Law le premier économiste monétariste, ce dernier met aussi en rapport, de manière encore plus essentielle, la question de l'articulation entre la monnaie en circulation et la production de biens. Pour Law, la monnaie n'était pas seulement un levier des niveaux de prix, elle était plus fondamentalement liée à la production des biens, c'est-à-dire, comme on le disait à l'époque,

au commerce. Comme l'indique le titre de son œuvre maîtresse, *Considérations sur le commerce et sur l'argent*, pour Law, la monnaie et le commerce sont étroitement liés, l'argent servant de moteur à l'activité économique et surtout au développement de l'emploi. La quantité de monnaie est un moyen d'agir sur le taux d'emploi et d'augmenter la productivité du travail, en une première formulation du flux circulaire, ou circuit des revenus.

On peut s'interroger sur les raisons de la vivacité des passions autour de cette figure et de cet épisode. Plusieurs articles se réfèrent à l'ouvrage important de Jean-Michel Rey sur l'imaginaire du crédit. Selon lui, le Système constitue un traumatisme dont l'imaginaire collectif porterait la trace et comme la cicatrice encore aujourd'hui. Il choisit d'approfondir ici une réflexion sur la nature du geste ontologique que le Système dessine à l'égard du crédit et de la relation au temps, celui-ci postulant l'existence de ce qui n'existe pas : « Le signe semble prévaloir constamment sur la chose, l'emporter sur elle. » Michel Foucault avait déjà analysé cette inversion de la relation au signe qu'instaure la proposition du Système, en montrant la fécondité des rapports entre économie et philosophie. Jean-Michel Rey entreprend de montrer comment certains philosophes, principalement français et anglais, se sont efforcés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (David Hume, Edmund Burke) et au XIX^e siècle (Antoine-Augustin Cournot) de donner un sens à l'épisode. En s'appuyant sur ces lectures philosophiques et rétrospectives Jean-Michel Rey montre que le Système entre inévitablement, pour les penseurs du XIX^e siècle, en comparaison avec l'expérience des assignats de 1790, mais aussi que la comparaison induit des distinctions fines, un entraînement au distinguo. À partir de tous ces points de vue sur le Système, le projet de ce livre n'est pas de réhabiliter, ni de condamner une expérience historique, mais, tout en résistant aux sirènes de l'esthétisation et aux dangers idéologiques du relativisme généralisé, d'observer un épisode culturel du passé en tentant de se tenir à la bonne distance : ni trop loin, ni trop près.